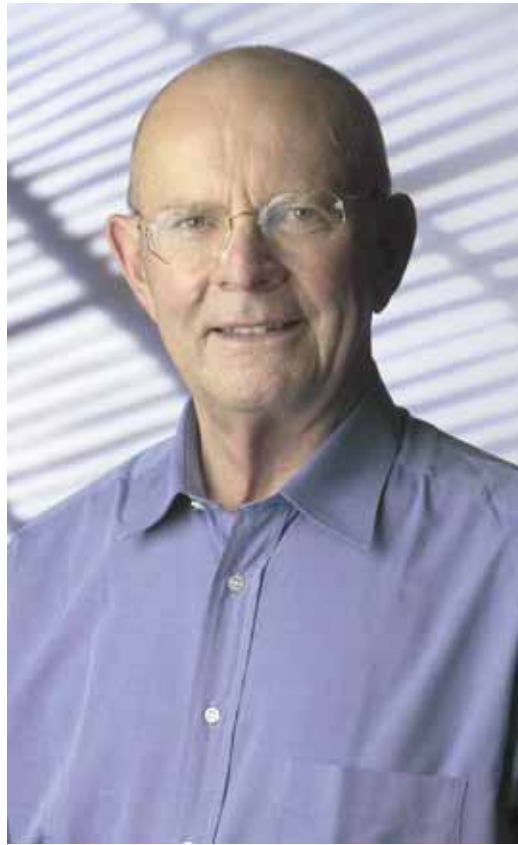


# Wilbur Smith



B I O G R A P H I E  
&  
B I B L I O G R A P H I E

Je suis né le 9 janvier 1933 en Rhodésie du Nord, l'actuelle Zambie. Ma famille est d'origine britannique. A l'âge de 18 mois, j'ai été terrassé par la malaria, et pris de délire pendant dix jours. Les médecins dirent à mes parents qu'il serait peut-être préférable que je meure, car si je survivais, les dommages cérébraux seraient irréversibles. Malgré les équipements médicaux primitifs disponibles en Afrique en ce temps-là, leur pronostic s'avéra correct : j'ai survécu et je suis aujourd'hui à moitié fou. Ce qui est une bonne chose, car pour choisir de vivre de sa plume, il faut être un peu fou.

J'ai passé les premières années de mon existence dans le ranch de mon père. J'avais pour terrain de jeu 12 000 hectares de forêts, de collines et de savane. Mes compagnons de jeu étaient les fils des employés du ranch, des petits garçons noirs qui avaient les mêmes centres d'intérêt que moi, notre objectif principal étant d'échapper à la discipline et à l'ingérence des adultes. Armés de lance-pierres, accompagnés par une meute de chiens bâtards, nous nous alignions dans les buissons, pour attraper des oiseaux. Après les avoir plumés et embrochés au-dessus du feu, nous les dévorions avec délice. Je retournais chez moi à la tombée de la nuit, mes jambes nues écorchées et ensanglantées à cause des épines. J'empêtais le bois fumé et la sueur séchée, et j'étais infesté de tiques.

Mon père m'autorisait parfois à m'installer à l'arrière de son camion quand il allait marchander avec un vacher. Plus tard, il me permit de courir avec les bergers et d'emmener paître le bétail. Plus je me rendais utile, plus j'étais autorisé à passer du temps avec lui.

Mon père était un père à la mode victorienne, qui maintenait une discipline de fer. Il n'hésitait pas à ôter sa ceinture et à m'y faire goûter. Cela ne me gênait pas. En général, je le méritais, et quelques coups sur les fesses étaient peu cher payé pour être près de lui. A mes yeux, il était Dieu sur terre et je l'adorais.

Pour mes huit ans, il m'offrit une Remington 22 long rifle. Avant d'être à lui, cette arme avait appartenu à mon grand-père, et sa crosse comptait 122 entailles. Mon père m'apprit à m'en servir comme un gentleman, en toute sécurité. Le premier propriétaire de ma carabine, mon grand-père, avait une magnifique moustache légèrement jaunie par le tabac. Il était capable d'atteindre son crachoir à un mètre. Il avait le don d'inventer des histoires stupéfiantes. Dans sa jeunesse, il s'était distingué comme guerrier et chasseur, et avait pris la tête d'une armée durant la guerre zouloue. Il s'appelait Courtney James Smith. Plus tard, je choisis de nommer Courtney le héros de mon premier roman, *Quand le lion a faim*.

Si mon père était Dieu, ma mère était un ange venu du paradis. Elle me protégeait des colères de mon père, jusqu'à ce qu'il se calme. Elle m'a appris à aimer la nature. C'est elle qui m'a ouvert les yeux sur la beauté du monde sauvage. C'était une artiste, et elle a peint de magnifiques aquarelles d'arbres et d'animaux jusqu'à ses 93 ans.

Mais, surtout, elle aimait la littérature. Avant même que je sache lire, elle m'a transmis le goût des livres et de l'écriture. Chaque soir, elle me racontait une histoire, et ces moments étaient l'apothéose de mes longues et excitantes journées au ranch.

Grâce à son influence, je devins dès mon plus jeune âge un fervent lecteur. J'ai commencé par *Biggles* et *Just William*. Très vite, je suis passé aux romans de C. S. Forester, Rider Haggard et John Buchan. Depuis, j'ai toujours un livre dans ma poche.

Mon père pensait que ma passion des livres était malsaine. Je fus obligé de lire en

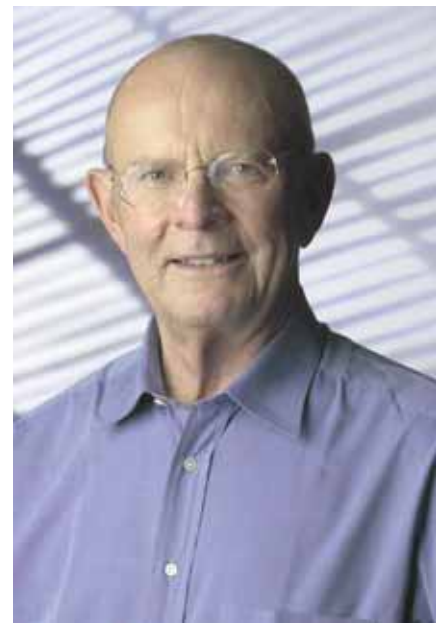


FOTO: JOE PARTRIDGE.



Mon père en train de chasser l'éléphant dans les années 30.



Chasse au lion en compagnie de mon père. Ce n'était pas pour le plaisir – ces lions avaient décimé tout un troupeau local.



*Mon grand-père, Courtney James Smith, assis derrière le fusil Maxim.*

*En 1953, la Rhodésie du Nord (en rouge) est devenue membre de la Fédération centrafricaine avec le Nyasaland et la Rhodésie du Sud. En 1964, le pays devint indépendant sous le nom de Zambie.*

secret. Je passais tellement de temps dans les latrines à l'extérieur de la maison, où j'avais caché mes livres préférés, que mon père ordonna à ma mère de m'administrer régulièrement de copieuses doses d'huile de ricin.

## L'école

Cette existence idyllique prit fin brutalement. Un de mes camarades fut envoyé dans un pensionnat. Je n'avais alors qu'une vague idée de ce que c'était, mais cela avait l'air très excitant. Je suggérai donc à mes parents de m'y envoyer également. Ma mère éclata en sanglots à l'idée d'être séparée de son bébé. Mais mon père pensait que cela ferait de moi un homme, et je rejoignis donc le pensionnat Cordwalles à Natal, en Afrique du Sud.

Le voyage en train, au cours duquel je traversai une grande partie de l'Afrique australe, dura trois jours. Le changement, la nouveauté des premiers jours en pension me plurent. Mais rapidement, la nourriture, les douches froides, la discipline et les interminables messes me lassèrent. Puis je reçus ma première correction : trois coups sur le dos avec une fine canne pour avoir commis le crime de parler après l'extinction des feux. Même mon père n'aurait pas fait preuve d'une telle injustice.

Je demandai à voir le directeur et lui dis que s'il n'y voyait pas d'inconvénients, je pensais qu'il était préférable que je rentre chez moi, au ranch. Apparemment, il y voyait des inconvénients, et ne trouvait pas du tout l'idée à son goût. Je purgeai donc ma peine jusqu'au bout – huit années d'ennui et de souffrance. Si vous bagarrer et taper dans un ballon ne vous intéressait pas, et si vous détestiez le latin et les mathématiques, on vous considérait comme un fainéant et cela faisait de vous un paria. Mais qu'ils aillent au diable. J'avais ma drogue. J'avais mes livres.

Au premier étage de la bibliothèque de l'école se trouvait une section « fiction » qui comptait plus de mille livres. Je suis rapidement venu à bout de tous. Mon professeur d'anglais était M. Forbes. Avec le recul, je crois qu'il était gay. Il tenait un registre dans lequel il notait chaque semaine les livres que nous avions lus. En moyenne, les élèves en empruntaient entre zéro et un. Les bonnes semaines, j'en lisais six ou sept.

Cela, plus le fait que j'étais un beau petit garçon, attira l'attention de M. Forbes. Je devins son protégé, et nous discutons des livres que j'avais lus pendant la semaine. Il



*En famille, en Rhodésie du Nord, dans les années 50.*

me fit comprendre qu'être un rat de bibliothèque était méritoire et non quelque chose dont on devait avoir honte. Il me dit que mes dissertations étaient prometteuses. Nous parlions de narration, d'effets dramatiques et d'élaboration des personnages. Il me conseillait des auteurs susceptibles de me plaire et des livres que je devais absolument lire. Il m'appelait même « Wilbur » plutôt que « Smith », comme si j'appartenais bel et bien au genre humain.

A la fin de l'année, il me décerna le premier prix de dissertation. Ce fut ma première récompense littéraire. Le livre que je reçus avait été choisi par M. Forbes en personne. Je l'ai encore : *Introduction à la littérature anglaise moderne* de Somerset Maugham. Pour la première fois, l'idée que je pourrais un jour faire partie du panthéon des écrivains me traversa l'esprit. Au début de l'année suivante, j'appris à mon grand désespoir que M. Forbes avait quitté l'école de façon précipitée. Je n'ai jamais su pourquoi. Ce n'est qu'aujourd'hui que je peux imaginer la raison de ce départ.

Je partis dans une autre école, Michaelhouse, aussi connue sous le nom d'Académie des jeunes gentlemen de St Michael. Le nom avait été plutôt mal choisi, puisqu'il n'y avait pas le moindre gentleman parmi nous. C'était à peu près la même chose qu'avant, mais en pire. La nourriture était infecte, les coups étaient plus douloureux et plus fréquents. Il y régnait la même obsession du sport et de la science. L'école se trouvant au pied des montagnes du Darkensberg, les hivers étaient glacials.

Mon professeur d'anglais était aussi le professeur de sciences, mais c'est à ces dernières qu'allait tout son intérêt. Il était incapable de reconnaître un génie de la littérature même s'il était juste sous son nez. Il n'y eut plus de prix pour moi. Ma seule réussite fut de lancer le journal de l'école, que je rédigeais dans son intégralité, à l'exception des pages sportives. Mon billet satirique hebdomadaire connut une certaine célébrité. Il parvenait jusqu'au Wykham Collegiate et à St Anne, deux écoles connues pour accueillir les plus jolies filles à une centaine de kilomètres à la ronde.

A la fin de l'année scolaire, le prix d'excellence fut attribué à l'élève qui avait imprimé le journal. Le directeur me convoqua et m'expliqua qu'ils l'avaient choisi symboliquement au nom de toute l'équipe du journal – c'est-à-dire moi –, et qu'en plus, le lauréat était capitaine des Second Eleven.

## L'université et les temps difficiles

Après quatre années de réclusion, je partis pour Rhodes University, à Grahamstown, en Afrique du Sud. Le paradis s'offrit alors à moi. Là-bas, les filles ne portaient pas de tenue de sport et n'allaient pas à l'église deux par deux. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais jamais imaginé à quel point ces splendides créatures pouvaient être douces et sentir bon.

A partir de ce jour, je ne pensai plus qu'à ça. Même les livres furent abandonnés au profit de cette nouvelle découverte. Pendant les vacances, je travaillais dans les mines d'or ou comme matelot sur des chalutiers ou des baleiniers. Je gagnais assez d'argent pour m'acheter une Ford T et avoir mes premières expériences amoureuses. En prenant en compte toutes ces activités extrascolaires, je fus plus qu'étonné d'obtenir mon bac.

Je pensai qu'il serait sage de faire la seule chose pour laquelle j'avais montré jusqu'à présent une quelconque aptitude. J'allai trouver mon père pour lui annoncer que j'allais devenir journaliste, ou à défaut chasseur professionnel. Il fut consterné.

« Ne sois pas stupide, me dit-il, tu mourrais de faim. Trouve-toi un vrai travail. » Je



*L'école, en Afrique du Sud.*

devins donc expert-comptable, et dans la foulée, me mariaï et eus deux enfants. J'avais vingt-quatre ans quand ce mariage absurde se brisa. Les pensions alimentaires me ruinaient. Mon emploi aux impôts me détruisait l'âme et les soirées étaient longues et solitaires. Je retournai donc à mes premières amours : la fiction. Mais, cette fois-ci, j'étais déterminé à écrire, au lieu de me contenter de lire. J'avais à ma disposition du papier gratuit à en-tête : « Her Majesty's Inland Revenue Service ».

A mon grand étonnement, quelqu'un était prêt à payer beaucoup d'argent pour le résultat de mes efforts. Je vendis mon premier roman au magazine *Argosy* pour 70 livres, deux fois mon salaire mensuel. Après plusieurs succès, je fus chassé du tableau d'honneur. J'écrivis un roman appelé *The Gods First Make Mad*, un titre atroce pour un livre qui l'était encore davantage. Je choisis une agence littéraire dans le *Writer's Yearbook*, et leur transmis mon chef-d'œuvre. Ils récoltèrent une collection impressionnante de lettres de refus des plus grands éditeurs de la planète. Comme mon mariage, ma carrière d'auteur de best-sellers s'écrasa au décollage. Je repris mon travail aux impôts. Mais très vite, j'eus des fourmis dans les doigts que seule l'écriture pouvait soulager.

### Les bons jours

J'écrivis l'histoire d'un jeune homme, Sean Courtney, qui grandit en Afrique dans un ranch. J'écrivis sur mon propre père et ma mère chérie. J'écrivis sur les Noirs et les Blancs. J'écrivis sur la chasse, les mines d'or, la fête et les femmes. J'écrivis sur l'amour et la haine. En résumé, j'écrivis sur toutes les choses que je connaissais bien et que j'aimais. Je laissai de côté toutes les philosophies immatures, les politiques radicales et les postures rebelles qui formaient le squelette de mon premier roman. J'eus aussi l'idée d'un titre accrocheur : *Quand le lion a faim*.

J'envoyai alors mon livre à mon agent à Londres, Ursula Winant. Plus tard, j'appris qu'elle avait téléphoné à Charles Pick, le directeur de la prestigieuse maison d'édition William Heinemann. Elle lui dit :

« Charles, j'ai un livre que je ne te laisserai lire qu'à trois conditions. Premièrement, tu donneras à l'auteur une avance de 1 000 livres. » A l'époque c'était une somme astronomique pour un premier roman.

« Deuxièmement, tu lanceras une première impression de mille exemplaires. » C'était alors un tirage respectable pour un auteur connu.

« Troisièmement, ses droits d'auteur seront de 7,5 % sur les ventes. »

Charles répondit : « Envoie-moi le livre et on en reparlera. »

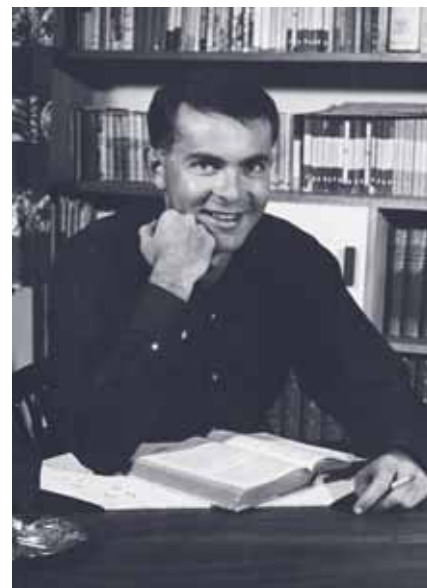
Il lut le livre pendant le week-end et appela mon agent le dimanche soir. Il lui dit :

« Ursula, je n'accepte aucune de tes conditions. Premièrement, je vais lui faire une avance de 2 000 livres. Deuxièmement, je vais demander un tirage de dix mille exemplaires. Enfin, ses droits d'auteur s'élèveront à 10%. »

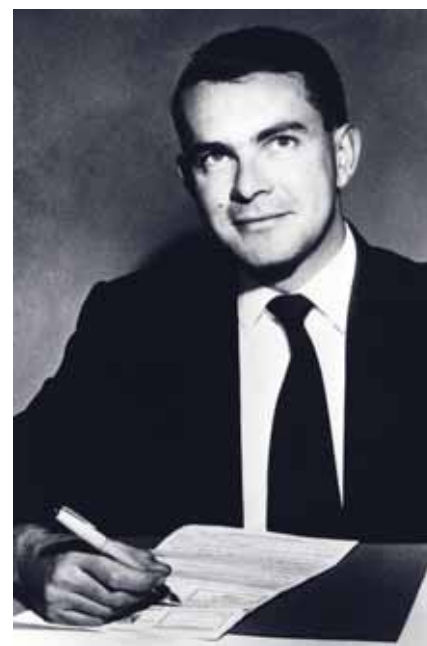
Deux jours plus tard, le facteur se présenta à la maison que je partageais alors avec quatre étudiants. Je signai le reçu. J'ouvris l'enveloppe et ma vie ne fut plus jamais la même.

Une semaine plus tard, le facteur arriva avec un second télégramme. Mon livre allait être publié dans le *Readers' Digest*. Je tendis au postier un billet d'une livre.

Dans les semaines qui suivirent, le facteur me rendit souvent visite. Il apportait de bonnes nouvelles sur les droits d'un film à Hollywood, sur l'accord de Viking Press à



*Ce n'est pas mon premier roman qui me mettait de si bonne humeur...*



*Le succès : la signature du contrat de Quand le lion a faim.*

New York à propos d'une coquette somme de dollars, sur mes éditeurs en Allemagne et en France, sur la vente de mon livre à Pan Books en Angleterre en format poche. Le postier et moi devînmes rapidement amis. Il criait devant ma porte : « Encore un, Bwana ! » Quand j'ouvrais la porte, il tendait la main pour le pourboire.

En trois ans aux impôts, je n'avais jamais pris de congés. Je n'avais jamais pu m'offrir le luxe des vacances. Là, j'avais assez pour vivre tranquillement pendant les cinq années à venir. Je cessai de compter systématiquement. L'argent me tournait tellement la tête que je fis un deuxième mariage, qui donna le même résultat que le précédent : un bébé puis le divorce.

## Le bush

Je voyageai jusqu'à Londres pour rencontrer mon éditeur, Charles Pick. Il m'invita à passer le week-end chez lui à Lindfield, près de Brighton. Nous parlâmes du matin au soir. Il était le doyen des éditeurs anglais. Personne au monde n'avait de meilleure connaissance des livres et des auteurs que lui. Avec beaucoup de générosité, il partagea son savoir et sa sagesse avec moi. .

Lors d'une promenade dans les Downs, il me dit : « Tu as écrit un livre. C'est la première étape. La route est encore longue. Il faut dix ans à un auteur pour s'imposer. Nous ferons un point tous les ans. » Cinq ans et cinq livres plus tard, au même endroit dans les Downs, il me dit « C'est cinq ans plus tôt que prévu, mais aujourd'hui je t'autorise à te dire écrivain. »

Il ajouta : « Contente-toi d'écrire sur les choses que tu connais bien. » Depuis, je n'écris que sur l'Afrique.

Il me donna un autre conseil : « N'écris pas pour ton éditeur ou pour tes hypothétiques lecteurs. Ecris seulement pour toi. »

C'est quelque chose que j'avais déjà appris par moi-même. Charles me l'a simplement confirmé. Maintenant, quand je m'assieds pour écrire la première page d'un roman, je n'ai aucune pensée pour celui ou celle qui éventuellement le lira.

Il me dit : « Ne parle à personne de tes livres, même à moi, tant qu'ils ne sont pas écrits. » Jusqu'à ce qu'il soit écrit, un livre n'est que de la fumée dans le vent. Un seul mot peut le réduire à néant. J'écris mes livres pendant que certains parlent de leurs projets à tout va.

« Consacre-toi à ton métier, mais lis beaucoup et observe le monde autour de toi, voyage et vis ta vie au maximum, comme ça tu auras toujours quelque chose de nouveau à écrire. » J'ai suivi ces conseils – ils sont devenus ma philosophie. Quand il s'agit de jouer, je joue à fond. Je voyage, je chasse, je fais de la plongée sous-marine, j'escalade des montagnes. Quand vient le moment d'écrire, je le fais avec tout mon cœur et tout mon esprit.

Avec le temps, Charles quitta William Heinemann et Ursula Winant mourut. Je le persuadai de devenir mon agent littéraire. Je n'aurais pas pu faire de meilleur choix. Avec les années, nous sommes devenus de plus en plus proches. Notre amitié est un repère dans ma vie. Quand il mourut en 1999, il laissa derrière lui un grand vide, qui me semblait impossible à combler. Encore une fois, la « chance de Wilbur » frappa, et le fils de Charles, Martin, vint remplacer son père. Ma collaboration avec la Charles Pick Consultancy Ltd et la famille Pick continue.

Après mes deux échecs matrimoniaux, je m'étais juré de ne plus jamais me marier.



*Charles Pick, mon ami et mentor.*



*Au moment de la parution du Serpent vert.*



*Le pays que je connais et que j'aime.*

Mon père me dit : « Pourquoi cultiver des haricots si tu peux les avoir gratuitement ? » J'ai mangé beaucoup de haricots à l'œil. Au point de m'en lasser. Dormir dans des lits différents chaque soir et me réveiller une étrangère à mes côtés commença à m'ennuyer. Je me languissais d'une compagne avec qui partager mes joies et mes peines. C'était la seule chose qui me manquait.

A ce moment, ma chance frappa encore. Je fis la rencontre d'une jeune femme divorcée, Danielle Thomas. Elle était née dans la même ville que moi, dans la même clinique. Elle était belle et intelligente. Elle avait lu tous mes livres, et pensait qu'ils étaient magnifiques. Me connaissant, ce qui allait suivre était inévitable. Nous nous sommes mariés en 1971, et sommes restés ensemble vingt-huit ans. C'était un beau mariage. Nous formions une fine équipe. La chance de Wilbur ne fléchissait pas. J'écrivais livre après livre, et j'aimais ce que je faisais. Chaque livre remportait un succès encore plus grand que le précédent.

### Sale époque

Puis Satan envoya son addition, et elle était salée. Son Grand Crabe Noir venait réclamer son dû. En 1993, Danielle fut victime d'une crise d'épilepsie. A l'hôpital, on diagnostiqua un cancer du cerveau. Il n'y avait que deux options : l'opération ou la mort.

« Qui est le meilleur chirurgien au monde ? » demandai-je.

« Le professeur Mitch Berger, directeur de l'unité de neurochirurgie à l'University Hospital de Denver », me répondit-on. Je contactai Mitch Berger. Il était sur le point de partir en vacances en famille pendant deux semaines. Il annula tout, prit ses instruments et embarqua immédiatement à Denver, Colorado, direction Le Cap, Afrique du Sud. Le lendemain de son arrivée, Danielle était sur sa table d'opération. Cela prit sept heures mais il ôta une tumeur de la taille d'un œuf d'oie, nichée au milieu de son cerveau. Il resta deux jours pour s'assurer qu'elle récupérait bien. Puis je le accompagnai à l'aéroport. Sur le chemin, je lui demandai : « Combien vous dois-je, Mitch ? »

Il répondit : « Je suis payé par l'hôpital de Denver. Je ne suis pas venu ici pour l'argent, mais pour tenter de sauver la vie de Danielle. »

Plus tard, je réussis à convaincre ce saint homme, sa femme et ses deux adorables enfants de venir faire un safari en Afrique.

Malgré l'habileté et la compétence de Mitch, le cauchemar ne faisait que commencer. Avant l'opération, Danielle était une femme robuste, équilibrée, intelligente et adorable. Lorsqu'elle sortit du bloc, on aurait dit une enfant apeurée et désorientée.

Mitch avait été obligé de laisser une minuscule partie de la tumeur. Tenter de l'enlever aurait affecté la vue et les facultés mentales de Danielle. Elle dut se soumettre à la radiothérapie. Elle perdit ses cheveux. Pour apaiser les terribles blessures infligées à son cerveau, et prévenir les douleurs en décollant, on lui prescrivit de fortes doses de médicaments. Trois fois par jour. L'un des effets secondaires de ce traitement fut une importante prise de poids. Elle devint obèse. Je lui dis : « Il y a encore plus de toi à aimer. »

Tous les trois mois, elle devait passer un scanner. Ces scanners devinrent le centre de nos vies.

A la fin, le Grand Crabe Noir gagne toujours. Les vestiges de la tumeur renaissaient



*Beaucoup de loisirs...*

d'eux-mêmes. Nous allâmes aux Etats-Unis. Mitch l'opéra de nouveau, mais c'était le début de la fin. L'état de Danielle se détériora rapidement.

Début 1999, elle tomba dans le coma. Quand elle mourut en décembre, j'avais passé l'année assis à côté d'elle, à lui tenir la main. Dans la mort, elle ressemblait à une enfant endormie, sereine et apaisée. Cela faisait six ans que j'étais plongé dans l'affliction. Je me sentais vide et paralysé.

## Les beaux jours

Puis la chance de Wilbur revint en force. Quelque chose se produisit qui combla ce vide et me redonna goût à la vie. Dans une librairie de Londres, je rencontrai une femme magnifique. Le Tadjikistan, son pays natal, se situe en Asie à la frontière afghane. Elle s'appelle Mokhiniso Rakhimova, et a un diplôme en droit de l'Université de Moscou. Tout me plaît chez elle : elle est belle, intelligente, travailleuse, aimante et honnête. Elle est de trente-neuf ans ma cadette. Nous nous sommes mariés en mai 2000. Elle m'a ramené à la vie et m'a réappris à aimer.

A présent, avec Mokhiniso à mes côtés, j'attends chaque jour avec impatience. Elle a banni la solitude de ma vie. Elle est la parfaite amante et compagne. Grâce à elle, je me sens jeune et plein de vie. Depuis que je l'ai rencontrée, j'ai écrit quatre de mes meilleurs romans. Dans ma dédicace du Triomphe du soleil, j'ai écrit :

« Ce livre est pour mon soutien, mon âme sœur, mon alliée, ma femme et meilleure amie, Mokhiniso Rakhimova Smith. »

Ce qui résume tout.

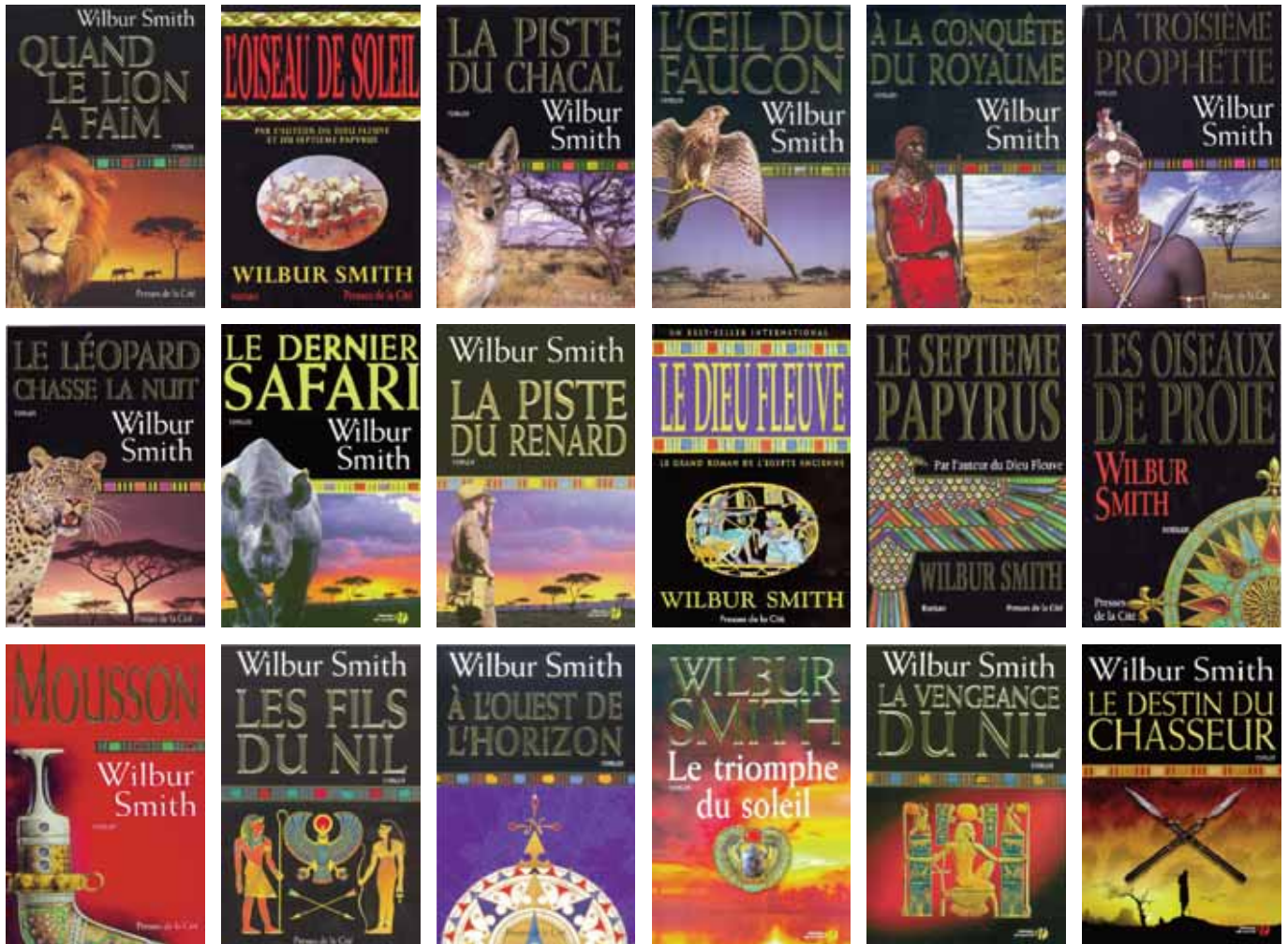
Dernièrement, je soigne mon hygiène de vie. Après avoir fumé pendant quarante-cinq ans, j'ai définitivement arrêté. Je fais de l'exercice, je bois modérément, et me soumetts régulièrement à des examens médicaux. Pour l'instant, tout va bien. Je m'amuse trop pour vouloir mourir bientôt. Je me sens en pleine forme, heureux, optimiste et amoureux. Dans ma tête, il y a plein de livres qui n'attendent que d'être écrits.

Les meilleurs jours sont à venir.



*Mon soutien, ma camarade, mon âme sœur, mon épouse et meilleure amie, Mokhiniso.*





## Bibliographie

Titre	Année	Titre original	Année	Série
Quand le lion a faim	2001	When the Lion Feeds	1964	Deuxième série Courtney
LCoups de tonnerre	2001	The Sound of Thunder	1966	Deuxième série Courtney
L'oiseau de soleil	1996	The Sunbird	1972	Non
La piste du chacal	2002	A Sparrow Falls	1977	Deuxième série Courtney
Au péril de la mer	1978	Hungry as the Sea	1978	Non
L'œil du faucon	1998	A Falcon Flies	1980	Série Ballantyne
À la conquête du royaume	1998	Men of Men	1981	Série Ballantyne
La troisième prophétie	1999	The Angels Weep	1982	Série Ballantyne
Le léopard chasse la nuit	1999	The Leopard Hunts in Darkness	1984	Série Ballantyne
Le dernier safari	2004	A Time to Die	1989	Deuxième série Courtney
La piste du renard	2005	Golden Fox	1990	Deuxième série Courtney
Le Dieu fleuve	1994	River God	1993	Romans « égyptiens »
Le septième Papyrus	1995	The Seventh Scroll	1995	Romans « égyptiens »
Les oiseaux de proie	1997	Birds of Prey	1997	Première série Courtney
Mousson	2000	Monsoon	1999	Première série Courtney
Les fils du Nil	2002	Warlock	2001	Romans « égyptiens »
À l'Ouest de l'horizon	2003	Blue Horizon	2003	Première série Courtney
Le triomphe du soleil	2005	The Triumph of the Sun	2005	Séries Courtney/Ballantyne
La vengeance du Nil	2007	The Quest	2007	Romans « égyptiens »
Le destin du chasseur	2009	Assegai	2009	Série Courtney/Ballantyne